

PREMIÈRE PARTIE

AVANT PROPOS

XAVIER DE LA ROCHELLE, dit LE BARON.

Il est né à Reims, un 14 février, le jour de la Saint Valentin.

Sa mère est décédée alors qu'il n'avait que dix ans. Et son père, le baron Edmond de La Rochelle, aristocrate fauché, est mort récemment d'une crise cardiaque, laissant néanmoins à son fils unique un appartement dans la ville des sacres, avec vue sur la cathédrale.

Après des études de droit à la FAC de Reims, il entre à l'ENSOP (École Nationale Supérieure des Officiers de Police) et sort major de sa promotion. Son objectif prioritaire : traquer le malfaisant.

Jeune lieutenant de police judiciaire, il est affecté dans différentes villes. En juillet 1996, il se marie avec Élodie de Bellefond, sa promise depuis la maternelle, qui, malgré ses engagements, avait entre-temps convolé avec une autre relation de jeunesse. Cependant, un soir d'octobre 1995, elle fut comblée de se retrouver bien au chaud dans le lit de son ami Xavier. Regrettant, mais pas trop tard, de s'être fourvoyée en épousant ce bellâtre de Pierre-Marie qui n'avait pas hésité à la tromper dès le lendemain de ses noces.

Enquêteur du genre imprévisible, sa hiérarchie trouve qu'il est difficile à gérer.

Au fil des années, son caractère ne s'est pas amélioré, sa tendance à picoler et à traîner dans les bars de nuit freine son avancement. Aussi, la cinquantaine se profilant, attend-il toujours sa promotion au grade de commandant. Il a cependant la renommée d'être un bon flic, ayant résolu de

nombreuses affaires grâce à ses relations parfois peu avouables.

« Xavier est un flic qui pense beaucoup et ses pensées les plus secrètes sont mentionnées en italique »

CHAPITRE 01

Il avait pris son service depuis cinq minutes et déjà le téléphone sonnait. En soupirant, il décrocha.

– Capitaine de La Rochelle, de la police judiciaire de Calais, j’écoute.

– Agent Dufresnes, de la municipale, un quidam vient de nous signaler la présence d’un corps sur la plage, à la limite de Calais et de Blériot.

– Calais ou Blériot ? Parce que si c’est Blériot, tu préviens les gendarmes.

– Non, Calais, dans le cas contraire, je ne vous aurais pas dérangé mon capitaine.

– Bon, j’arrive.

Les emmerdes commençaient de bonne heure aujourd’hui, il y avait des jours comme ça ! Il récupéra son flingue, ses clés et dégringola l’escalier jusqu’au rez-de-chaussée.

Sa guinde était stationnée juste en face de la porte de sortie ou d’entrée, ça dépendait dans quel sens on la prenait.

En se propulsant sirène hurlante vers le lieu du drame, il fulminait : pour la seconde fois sa mutation au SRPJ de Reims était rejetée. À cinquante balais, il avait hâte de retourner au pays ; Bobonne avait en effet refusé de le suivre à Calais : « Ce pays de merde où il pleut du 1^{er} janvier au 31 décembre, jamais ! Avec cela, un vent à décorner les cocus. Tu m’entends, jamais ! » (1) Et elle s’y connaissait la ménagère en cocus, parce que son baron de mari, certains soirs de beuverie, ne ratait jamais une occasion ...mais, aimait-il à souligner : toujours couvert !

Paradoxe bien féminin, la famille de sa douce moitié possédait une villa au Touquet. Toutefois, elle prétendait que cette station balnéaire, située au sud du département, bénéficiait d’un microclimat. Lorsque son beau-père vivait

encore, il se souvenait des week-ends interminables auxquels son épouse ne voulait déroger et qui se terminaient inmanquablement au restaurant de l'aéroport : l'Escale, son meilleur souvenir de l'époque.

Née demoiselle de Bellefond, sa dulcinée priait chaque jour le Seigneur, lui demandant grâce pour la conduite inqualifiable de son mari. Ainsi espérait-elle lui éviter la damnation éternelle.

Élodie, de son prénom, était restée à Reims, dans leur appartement avec vue sur la cathédrale, héritage du père Edmond de La Rochelle. « Un vrai aristo, lui ! disait-elle, en se souvenant avec nostalgie de son beau-père, pas un vulgaire flic comme toi ! » Et depuis, tous les vendredis soirs, il se tapait le trajet qui le ramenait auprès de sa bergère. En quatre ans, il en avait pris l'habitude. Cependant, il aspirait désormais à un retour au bercail, et il se surprenait parfois, le matin, en se rasant, à rêver à une mutation au SRPJ de Reims avec le grade de commandant.

Arrivé, il stationna son véhicule contre le bord du trottoir, puis il se dirigea vers l'atroupement qu'un cadavre, fraîchement découvert, attirait inmanquablement. Les policiers municipaux essayaient, non sans difficultés, de repousser les assaillants.

– Docteur Meylin, déjà là ! Il faut dire que lorsqu'il y a une charogne dans un coin, tu te pointes le premier.

– T'as picolé, baron. Merde alors ! s'exclama le praticien.

– Non, jamais le matin ! Mais hier soir fort tard, et je ressens encore quelques relents que je n'arrive pas à évacuer.

– Tu me raconteras ta vie une autre fois. Viens, que j'te montre.

Le cadavre d'un homme jeune était allongé sur le dos, apporté par la marée.

– Il a séjourné dans l'eau longtemps?

– Environ quinze à vingt heures, mais il était mort avant d'être jeté à la mer.

– Il a salement dégusté.

– Oui, on l'a torturé, les mains ont été coupées: adieu les empreintes. Je l'ai fouillé, aucun papier permettant de l'identifier.

– Je vais voir si une disparition a été signalée.

– J'espère, car un séjour dans l'eau salée et l'absence d'empreintes digitales me laissent désarmé.

Il prit une dizaine de clichés, puis se tournant vers le médecin légiste :

– Tu m'envoies ton rapport ?

– Je pratiquerai l'autopsie cet après-midi. Si tu passes en fin de journée, je t'en dirai plus.

– O.K., toubib, à ce soir.

De sa bagnole, il appela son coéquipier, le jeune lieutenant Duval, pour lui demander de vérifier si une disparition avait été signalée récemment. Puis, pensif, il regagna l'hôtel de police, place de Lorraine. Sale affaire, pensa-t-il, le cadavre pouvait venir de loin, apporté par les courants marins, nombreux et violents dans le détroit. Il pouvait avoir été jeté d'un de ces innombrables navires, de toutes nationalités, qui sillonnent cette voie. Le genre d'enquête impossible à résoudre et qui génère des tonnes de papier pour l'expliquer. Enfin il déboula dans son bureau, surprenant le lieutenant Duval, un sourire aux lèvres.

– Qu'as-tu trouvé, Duval, qui te rend aussi joyeux ?

– Chef, la gendarmerie vient de me signaler la disparition d'un homme, Chris Vandenbruk, 34 ans. Il s'est volatilisé depuis plus de quarante-huit heures.

– Ouais, ça pourrait coller. Tu connais son adresse ?

– Oui, à Sangatte, 3, place de la mairie.

– Et son job ?

– Il est employé chez Eurotunnel, cadre au service de la sécurité du tunnel.

– Au service de la sécurité du tunnel !

– Oui, chef.

– Attends-moi, j'en parle au commissaire, on ne badine pas avec la sécurité du tunnel.

Cinq minutes plus tard, il était de retour. Le commissaire Lebreton s'était rendu à la préfecture du département, à Arras, pour la journée, et ne souhaitait pas être dérangé. Sous aucun prétexte, avait ajouté le secrétaire.

– Bon, Duval, on va rendre visite à mon pote Robert, responsable de la sécurité du tunnel.

– J'emporte mon arme, chef ?

– Un flic sur le sentier de la guerre prend toujours son flingue, Duval. Règle numéro un.

– Oui, chef, mais nous ne sommes pas sur le sentier de la guerre !

– Lorsqu'on enquête sur un meurtre, on est automatiquement sur le sentier de la guerre, Duval. Règle numéro deux.

L'humeur de son chef restant maussade, Duval n'insista pas et demeura muet pendant toute la durée du trajet, de crainte de voir le capitaine énumérer toutes les règles qu'il s'amusait à inventer au fur et à mesure des circonstances.

La distance fut rapidement couverte et après s'être garés sur le parking visiteurs, ils pénétrèrent dans le bâtiment principal de la célèbre société Eurotunnel.

À l'accueil, le baron demanda :

– Pouvez-vous prévenir monsieur Mollien que le capitaine de La Rochelle souhaiterait lui parler ?

– Tout de suite, capitaine, je le bipe, car il s'est absenté de son bureau.

Pendant qu'il marchait de long en large, il remarqua que Duval avait entrepris une petite mignonne qui passait par là, assez jolie, du genre qu'il aurait bien mis dans son plumard. Malheureusement pour Duval, que ce badinage semblait combler, le sieur Mollien se présenta et la souris discrètement se retira.

– Mon cher baron, quel bon vent t'amène ?

– Un mauvais qui pue la charogne. Tu as cinq minutes à me consacrer ?

– Viens dans mon bureau.

– Ah ! J'oubliais. Je te présente le lieutenant Duval, fraîchement sorti de l'école de police, c'est sa première affectation.

Puis, se tournant vers Duval, le baron ajouta :

– Robert Mollien, le responsable de la sécurité.

– Duval... j'ai connu un Duval, remarqua l'homme qui, par déformation professionnelle, voulait une réponse à toute chose.

Pendant cet échange, ils avaient effectué quelques pas en direction du bureau.

– Un patronyme très répandu, monsieur. Mon père, peut-être ? Il a longtemps exercé le métier de chauffeur de taxi avant de partir à la retraite.

– Oui, ... bref, voici ma tanière, asseyez-vous et dites-moi ce qui vous amène.

– Chris Vandenbruck, ça te dit ?

– Tu parles, un de nos meilleurs cadres de sécurité. Il a disparu depuis plus de quarante-huit heures. Je suppose que tu l'as retrouvé. En bonne santé, j'espère ?

Le capitaine lui tendit son Smartphone et fit défiler les photos qu'il avait prises quelques heures auparavant.

– Merde ! Merde ! Mais, il est mort ! Il a été torturé, le pauvre garçon, un mec sympa et compétent. Il a dû souffrir ?

– Plutôt !

Le responsable se leva brutalement, faisant tomber le fauteuil sur lequel il était assis.

– Branle-bas de combat ! lança-t-il, il a certainement parlé sous la contrainte. Chris connaissait tous les systèmes de sécurité, nous sommes dans la merde. Je rappelle toutes nos équipes : alerte rouge !

Littéralement survolté, il quitta alors précipitamment le bureau, laissant les deux policiers abasourdis.

« Rentrons, je dois absolument joindre le commissaire. Je connais bien Robert, je ne l'imagine pas s'affoler pour rien. »

Comme à l'aller, le retour demeura silencieux, seulement pas pour les mêmes raisons. Le baron avait toujours pensé qu'un jour ou l'autre il y aurait une couille dans le tunnel, et ce jour-là était arrivé !

La secrétaire qui gérait la vie professionnelle du commissaire, mais également, si on en croit les rumeurs, celle plus intime, accepta, devant la gravité de la situation, d'appeler son Pygmalion. Après quelques mots échangés avec celui-ci, elle tendit l'écouteur au capitaine.

– J'espère que vous ne me dérangez pas pour rien, La Rochelle, je suis en conférence avec madame le Préfet.

– Vous m'en voyez confus, patron, mais l'instant semble grave et vous pourrez par la même occasion en informer madame la Préfète !

– Bon, passons La Rochelle, venons-en aux faits.

Il lui expliqua la situation.

– La Rochelle, vous avez eu raison de m'appeler. Nous allons en discuter avec madame le Préfet. Je vous tiens au courant. De votre côté, faites avancer l'enquête.

Juste avant de raccrocher, il entendit une voix féminine demander : « Hubert, que se passe-t-il ? ». La suite fut interrompue.

En regagnant son burlingue, il se marrait.

– Vous souriez, chef, s'étonna Duval.

– Rien à voir avec notre enquête, une affaire entre Hub... je veux dire entre le commissaire et moi.

– Et qu'en pense le commissaire ?

– Il en débat avec madame le Préfet.

– Et nous, chef, qu'est-ce qu'on fait ?

– Règle numéro trois, Duval, on ne dit pas : « Qu'est-ce qu'on fait ? », mais : « Que faisons-nous, chef ? » C'est important, Duval, la syntaxe. Il faut que les gens comprennent que dans la police on parle correctement.

– Bien, chef ! Alors, que faisons-nous, chef ?

– Voilà, je préfère. Nous allons rendre visite à madame Vandenberg, car je crains qu'elle n'apprenne le décès de son mari par la presse.

– Vous avez raison, chef, et elle risque d'en prendre connaissance dès ce soir, aux informations régionales de FR3 Nord-Pas-de-Calais, chef !

– À plus forte raison ! En route Duval.

– Je garde mon arme, chef ?

– Souviens-toi, Duval, de la règle numéro un.

– Bien, chef.

– Tu t’foutrais pas de ma gueule, Duval ?
– Non, chef, je ne me permettrais pas, chef.
– Tiens, tu conduis, et il lui tendit les clés. Je dois réfléchir.

Le parcours jusqu’à Sangatte s’effectua rapidement, la mairie se trouvant dans le centre de la bourgade et le numéro trois, une sympathique maisonnette, à proximité.

– Tu vois Duval, la mission que nous devons accomplir, représente le côté le plus affligeant de notre métier de flic. Mais, il faut l’assurer.

– Je dois absolument vous accompagner, chef ?

– Oui, mais... peut-être pas. Non, attends-moi, j’y vais seul. Pour un événement aussi douloureux, évitons la délégation officielle.

Satisfait de cette décision, Duval remonta dans la voiture.

– Je vais appeler Adeline, elle pourra peut-être m’apprendre quelque chose.

– Adeline ?

– Oui, chef, la meuf d’Eurotunnel.

– Ah oui ! Pourquoi pas ? Ça t’occupera.

La chance lui sourit. Adeline, qui n’était pas surchargée de travail, répondit immédiatement. Elle lui exprima l’immense joie qu’elle avait ressentie en le revoyant. La garce ! C’était elle qui l’avait largué. Mais Duval, bon prince, ne releva pas cet incident d’une vie antérieure. Le lieutenant, homme pragmatique, se retrouvait momentanément sans copine et Adeline, se souvenait-il, demeurait au hit-parade des supers coups. Lorsqu’il aperçut le capitaine ressortir de la maison de feu Chris Vandenbruck, il proposa à sa belle de passer la voir dans la soirée et coupa la communication.

– Triste affaire, Duval, allez, en route.

– Vous a-t-elle appris quelque chose qui puisse faire avancer nos recherches, chef ?

– Arrête de m’appeler chef à tout propos, tu m’agaces ! Non, elle ne sait rien. Elle ne comprend pas. Chris, au dire de son épouse, représentait le mari idéal et un bon père de famille. Ils venaient d’acheter leur maison.

– Peut-être avait-il une double vie ?

– L’enquête nous le dira. Tiens, passe par l’institut médico-légal, Meylin doit avoir terminé son œuvre de charognard.

L’autopsie ne révéla aucun élément nouveau. Le corps avait séjourné environ quarante-huit heures dans l’eau. L’homme avait été jeté à la mer après avoir été sauvagement torturé. Les informations du capitaine complétèrent le dossier par l’identification de l’individu.

« Chris Vandenbruck, 34 ans, né le 5 mars 1978 à Calais. Ses parents habitent à Coulogne, village situé à quelques kilomètres de Calais ; le père est retraité de la SNCF. Chris était marié à Sylvie Duchemin avec laquelle il a eu trois enfants, âgés de 4, 6 et 10 ans. Le couple venait d'acheter une maison à Sangatte, 3, place de la mairie, en se collant un crédit sur vingt ans. Heureusement pour sa veuve, une assurance décès, prévoyant ce genre de situation, avait été contractée à son profit. Cadre au service de la sécurité, chez Eurotunnel, c'était un homme sans histoire, pas de casier, courageux et compétent. »

– Avec tes informations, mon dossier est clos. Et toi, une piste peut-être ? demanda le praticien.

– Non, son épouse ne lui connaissait aucun ennemi, sa vie semblait limpide.

– J'te souhaite bonne chance.

– J'en espérais un peu plus de ta part.

– La plus belle femme du...

– Oui, je sais. Allez, salut !

Duval reprit la direction de l'hôtel de police. Le capitaine ne desserra pas les dents durant le trajet. L'enquête s'annonçait difficile.

En arrivant à destination, le lieutenant qui ne voulait pas rater son rendez-vous avec Adeline demanda :

– Chef, si vous n'avez plus besoin de moi, je vous dis à demain.

– O.K., Duval, à demain, je vais attendre le commissaire, car pour une affaire de cette gravité des consignes particulières doivent être mises en œuvre.

(1) L'auteur souhaite exprimer son profond désaccord à l'encontre des propos tenus par Élodie de La Rochelle, concernant le climat récurrent de la région de Calais. Originaire de celle-ci, il affirme qu'elle bénéficie d'un niveau hydrométrique conforme à la moyenne nationale et mérite d'être davantage visitée.